



Mondanités.

Le Dr. et Mme W. A. de Bouldes sont partis mardi pour l'Europe où ils vont passer l'été.

M. et Mme Paul Capdevielle et leur famille partiront vendredi pour la Baie St. Louis, où ils ont leur résidence d'été.

M. et Mme Benjamin A. Ozard séjourneront en Californie pendant la plus grande partie de l'été.

M. et Mme Joseph A. Hincks et Mme John Robin et ses enfants vont passer l'été dans les environs de Hammond, La., où demeurent depuis quelques années M. et Mme John W. Hincks. Leur départ s'effectuera cette semaine.

Mariés, qui ont reçu de nombreux et très beaux cadeaux sont partis le même soir et feront un voyage avant de se rendre à Atlanta où ils vont résider.

M. et Mme P. A. Lelong, Jue, et leur fils, sont partis dimanche dernier pour la Caroline du Nord, où ils vont fixer leur résidence dans les environs de Fletcher.

Mlle Lucia Miltenberger est de retour d'un séjour à la Baie St. Louis, avec ses parents, M. et Mme James Miltenberger.

M. et Mme Edgar H. Bright partiront pour l'Europe le mois prochain.

M. et Mme Edouard May ont donné une ravissante soirée musicale dimanche dernier, en l'honneur de M. Joseph Castellano, qui est parti pour Philadelphie jeudi.

Mlle Laura Hobson a réuni quelques personnes à un lunch charmant qu'elle offrait à Mlle Marie Célesté Maury jeudi dernier.

M. et Mme Sidney Story ont donné un dîner dimanche soir en l'honneur de Dr. Eugenio Dahne, commissaire général du gouvernement Brésilien aux Etats-Unis, de Mme Dahne, et du Dr. Gaston dos Reis, un membre du congrès Brésilien.

La dernière et non la moins brillante des soirées musicales du Cercle Polyhymnia organisé par Mme Thérèse Cannon Buckley, à eu lieu mercredi soir, chez Mme I. D. Starford, Ave St Charles au milieu d'une nombreuse et très élégante assistance.

Le Vase Brisé.

Le vase ou meurt cette verveine D'un coup d'éventail fut fêlé; Le coup dut effleurer sa peine. Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure, Mordant le cristal chaque jour, D'une marche invisible et sûre En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte Le suc des fleurs s'est épuisé; Personne encore ne s'en doute. N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime, Effleurant le cœur, le meurtrit; Puis le cœur se fend de lui-même, La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde, Il sent croître et pleurer tout bas Sa blessure fine et profonde. Il est brisé, n'y touchez pas.

RENCONTRE.

Pierre Ragot, dit "le Ra-queux", vient de quitter la prison de Fresno, où il a séjourné dix-huit mois à la suite d'un vol qualifié.

C'est la première fois qu'il a fait connaissance avec la "tôle" et, pour cette raison, il n'a en que le minimum, alors que le reste de la bande dans laquelle il débute est un bague.

Sa peine finie, le voilà de nouveau livré à lui-même, taré maintenant, la cervelle hantée par ce cauchemar des dix-huit mois atroces passés dans la maison noire. Il sent qu'il n'est plus bon à rien, que ce qui pouvait rester d'honneur au fond de son cœur s'est usé à l'abominable contact de la gélie.

Un révolte grande dans son cœur; il le marmotte entre ses dents des paroles mauvaises. L'heure est douce, pourtant, l'endroit joli: "Où chemin qu'il a pris est bordé d'aubépines en fleurs. Mais que lui importe le printemps!

Une branche de lilas tout embaumée lui frôle la joue au passage. Furieux, il crache sur la grappe rose. Mais tout à coup, à un croisement de routes, il aperçoit une forme féminine qui l'intrigue.

Devant ses yeux, il met ses mains pour mieux voir. —Pas possible! fait-il, ne pouvant croire. Non! pourtant, il ne se trompe pas. Et, très pâle, Pierre Ragot murmure un nom: —Marie!

Cette rencontre l'a bouleversé. On ne s'attendait, malgré les mois de honte, les souvenirs amers, d'autres souvenirs sont revenus à son esprit, lointains déjà, ceux de bonnes heures, des heures heureuses passées par lui auprès d'une jolie jeune fille qui était sa voisine.

Rencontre.

Il a rien trahir de son infamie. Si Marie ne l'aimait plus comme autrefois, elle avait dû continuer à l'estimer. Elle ne devait pas "savoir". Dans son mensonge, pourtant, il n'est pas, d'abord, le courage de la forfanterie, et quand la jeune femme l'interroge, docilement, sur ce qu'il était devenu, il répondit ces simples mots: —Je n'ai pas été heureux!

A ce moment, un oiseau chanta gaiement, près d'eux, dans les fleurs. Une bouffée de parfum printanier remplit l'air. —On s'aimait bien, dit-il. Elle répéta, hochant la tête: —On s'aimait bien. Il n'osait pas l'interroger, par un reste de jalousie, peut-être. Il eût souffert d'apprendre qu'elle en avait aimé un autre. Et pourtant il voulait savoir, connaître au moins ce côté de sa vie.

Puis il songea: "A quoi bon! Si elle n'a aimé personne après moi, que ferait-elle d'un malfaiteur? Un jour elle saurait..." Mais ce fut elle qui demanda: —Tu es seul, Pierre? —Oui, je suis seul... Et toi? —Moi aussi. —Où double avec eût dû les réjouir, les rapprocher. Puisqu'ils étaient seuls, peut-être pouvaient-ils essayer de recommencer la vie!

Mais ils gardaient la même tristesse, gênés en face l'un de l'autre. Dans le lointain, "l'Angelus" tintait, à la petite chapelle de la prison. Pierre eut un frisson. —Qu'est-ce? demanda-t-elle. —J'ai froid! Et ils se levèrent. Il voulait faire le lien manqué. Pour s'étourdir, pour étouffer surtout les soupçons que Marie aurait pu avoir, il parla, il mentit, racontant une existence imaginaire, tout autre, une vie honnête. Il appuyait sur ce mot. Marie l'écoutait, très triste. Quand, tout d'une haleine, il eut parlé, il interrogea: —Et toi?

A son tour, d'une voix serrée, elle raconta des choses banales, le passage dans une maison, puis dans une autre, une vie de labeur et d'attente. Puis, quand les confidences furent échangées, ils marchèrent côte à côte, sans parler, soucieux. Le soir tombait. Des gens passaient, se hâtant vers la gare prochaine. Alors, d'un même mouvement, ces deux êtres qui eussent dû se rapprocher, se dirent adieu....

Il y avait entre eux quelque chose qui, sans doute, chacun sentait sans oser le dire, un fossé, un abîme même la pensée de cette prison où l'un des deux avait été. Et ils se quittèrent, le cœur très gros, "lui" n'ayant pas eu le courage d'avouer qu'il venait de la grande bâtisse sombre à base, où il avait payé une faute; "elle" n'ayant pas eu le courage d'avouer — pauvre épave que le malheur avait fait tomber au ruisseau — qu'elle "aussi" venait de prison.

En unissant leurs détresses semblables, au souvenir de l'amour passé, ils auraient pu reprendre ensemble le droit chemin et se refaire peut-être un peu de bonheur.... Au lieu de cela, ils repartaient, chacun solitaire, reprendre leur vie gâchée....

Au Château de Compiègne.

C'était une coutume, on le sait, sous Napoléon III, de tenir la Cour au château de Compiègne, à l'époque de la fête de l'Impératrice. On partait, dans les premiers jours de novembre, et après l'installation des souverains, des dames de l'Impératrice des chambellans et de la suite de l'empereur, les séries des invités commençaient. L'Impératrice en composait les listes, elle-même, et non sans difficulté souvent, parce qu'il fallait respecter les préférences, les sympathies et le caractère des personnes admises à l'honneur d'y figurer.

C'est un peu, disait-elle, la réunion du loup et de la chèvre devant le chou. Le château est immense. Il y avait, alors, les appartements attribués aux ambassadeurs; ceux des ministres; les "moins brillants" aux conseillers d'Etat, aux magistrats, aux hommes de lettres, aux artistes, relégués, ceux-là, aux étrangers supérieurs. Quels qu'ils fussent, tous ces appartements ne manquaient ni de luxe, ni de confort. Les invités y étaient à l'aise, et se louaient de la prévoyance de l'Impératrice châtelaine, si ce n'est le peintre Couture, croyant être spirituel, qui répondait à l'Impératrice, s'informant s'il se trouvait bien dans sa chambre: "Je m'y plais d'autant mieux, dit-il, qu'elle me rappelle ma mansarde de rapin!"

Le jour de l'arrivée, les grands chats à bancs de la Cour, attelés en poste, attendaient à la gare les invités, pour les conduire au château. Chacun savait, depuis Paris, quelles étaient les personnes avec qui on partageait cette hospitalité fastueuse, et on tâchait de se plaire, avec ses amis, dans les mêmes voitures. Les chevaux trottaient grand train. La distance était vite franchie, heureusement pour les maris, chargés de menus objets de leurs femmes: sacs à bijoux, petites boîtes, tartans, dont elles n'avaient point voulu se séparer, afin de paraître, dans tout leur éclat, à la première présentation aux souverains.

Le premier repas était toujours compassé, presque silencieux. On se regardait, on s'inspectait. Les invités, pour la première fois, se sentaient gênés par le luxe primitif de la table. Elle était d'immense étendue, et tenait toute la salle, éclairée par de volumineux candélabres, aux nombreuses bougies. Les maîtres d'hôtel, en habit, l'épée au côté, se tenaient flegmatiquement respectueux, attentifs au service fait par de grands valets, de haute stature, en habit marron, brodé d'argent, et en bas de soie rose, jusqu'aux genoux où se nouait la culotte. La chèvre était exquise, offerte dans de la vaisselle d'argent, aux armes impériales. La table était recouverte d'un surtout d'argent, sur lequel évoluaient toute une chasse en biscuit de Sèvres: chasseurs en costumes Louis XV, piqueurs et leur trompe, valets de chiens, tous d'une hauteur de 30 centimètres, à la suite d'un sanglier coiffé par la meute. Au-dessus, la vaisselle plate était remplie par du Sèvres ancien. Le repas ne durait jamais plus de trois quarts d'heure.

Après le dîner, on se livrait à des jeux très variés, petits papiers et rébus, en attendant les châteaux, ou les piécettes des jours suivants, que l'on demandait aux romanciers et aux vaudevillistes, invités dans la série. C'était tantôt Albéric Second, ou Ernest Legouvé, ou Octave Feuillet, ou le marquis de Massas; et, comme acteurs, les plus grandes dames, à la tête desquelles se montrait vaillante, mais souvent intransigente, la princesse de Metternich. Il fallait qu'elle dominât partout, que sa volonté prévînt, que ses desirs fussent respectés; maigre grande, les épaules très découvertes, le front étincelant de diamants, le regard fascinateur et impérieux, gardant toujours l'allure aristocratique qui était sa nature même.

Celles qui ne figuraient pas, en ces divertissements ingénieux, formaient une assistance merveilleuse de beautés célèbres; et dans le nombre, la princesse Anna Murat, jeune fille très épanouie, dont la blonde chevelure attirait tous les regards, et la duchesse de Malakoff, une Andalousie superbe, ornée de sa mantille et, dans sa coiffure, la grande poupée de son pays, et la duchesse de Morny, toute gracieuse en son teint de neige, et la comtesse Valewska, fine Florentine, rappelant en son maintien les jolies statuettes de Tanagra; et combien d'autres encore, la duchesse de Cadore, la comtesse de la Bédoyère et de riches bourgeoises, femmes de ministres, telle que Mme Rouher, qui prétendait ressembler à la reine Cléopâtre, l'affirmant comme un fait incontestable, parce qu'elle se disait lettrée, ayant beaucoup lu, et beaucoup retenu. En parlant d'elle-même, il lui arrivait de dire d'un petit ton détaché: "la reine Cléopâtre était, tout juste, de ma taille." Il faut savoir que Mme Rouher était petite, massive et lourde, le teint bruni, et que, pour ressembler à Cléopâtre, il lui manquait beaucoup de choses, si bien que, à sa première invitation à Compiègne avec son mari, la comtesse de la Bédoyère, l'apercevant dans un groupe où elle paraissait beaucoup, ignorant qu'elle était, interpella M. Rouher qui passait: "Quel est ce petit "pruneau" que je vois là-bas, si occupé à phraser? — Madame la comtesse, répondit le ministre un peu intrigué, c'est ma femme!"

Les excuses de Mme de la Bédoyère ne firent qu'accroître ce qualificatif indiscret. Le mot était juste, Mme Rouher fut toujours comparée à un petit pruneau. Paul Féval, une année, fit partie d'une série d'invités importants. Il lui arriva, cependant, quelques désagréments pendant son séjour à Compiègne. Il l'a écrit à Albéric Second, son ami, dans une lettre qui est restée: "Non, tu ne m'as rien caché. Aucun mensonge n'a terni tes lèvres. C'est un séjour plein de charme. Habitué à vivre d'oignons, et je les déteste, j'ai éprouvé du plaisir, dans une nourriture délicate et variée par l'abondance des mets de premier choix, adroitement assaisonnés. Je pense à toi. J'ai gravé ton nom sur l'écorce de ma commode, mais j'aurais mieux fait d'écrire li men, au fond de mon chapeau, car on me l'a effarouché. Je m'accuse personnellement. Les maîtres de la maison sont incapables d'une pareille spéculation. Il était néanmoins tout neuf et de bonne qualité. L'Impératrice a été fort indulgente pour moi; l'empereur m'a témoigné beaucoup de bonté. Un rhume de cerveau, de l'espèce la plus humilante, m'a rendu intéressant à leurs yeux. Ah! si j'avais ton bec! Il me venait jusque dans le pharynx et les choses ennu-

yeuses, et ça ne sortait pas; je les retrouvais dans mon mouchoir! J'ai raconté deux ou trois histoires. L'Impératrice a fait semblant de les trouver drôles. Si je recommençais ma carrière, je fréquenterais les salons aisés; il est trop tard! Ecris-moi; ça me fera passer pour un homme qui a de belles relations. A toi pour la vie." — PAUL.

Mme Carotte raconte, en ses "Souvenirs" sur Compiègne, une petite aventure arrivée à une dame à qui on avait donné au château la chambre que venait de quitter Pasteur. A cette époque, l'illustre expérimentateur s'occupait beaucoup de la circulation du sang. Au thé de cinq heures, un jour, dans une réunion de dames, le grand savant expliquait et détaillait ses expériences. L'Impératrice se piqua le doigt d'une épingle, en tira une goutte de sang qu'elle pria son invité d'examiner au microscope. Il le refusa. Le sang de quelques grenouilles qu'il possédait, dans sa chambre, en un sac, suffisait, dit-il, à son examen. Mais, en partant de Compiègne, Pasteur oubliera les grenouilles. La femme de chambre, chargée de préparer l'installation de la jeune dame, voyant dans un coin un sac dont elle ignorait le contenu, le poussa du pied sous le lit. Le soir, la jeune dame, s'étant couchée, éteignit son bougeoir. A peine l'été-elle fait, qu'elle perçut un léger bruit sous le lit. Elle se leva, et en descendant de sa couche elle mit le pied sur un corps visqueux et froid. C'étaient les grenouilles du savant qui, s'étant échappées du sac, se promenaient à travers la chambre.

Le lendemain, il n'y eut pas besoin de charade pour distraire les invités. L'histoire des nouvelles en tint lieu.

CUISINE

Bœuf flamand

Faire blanchir des choux, rafraîchir, les égoutter, les presser et les mettre en petits morceaux. D'autre part, placer dans une sauteuse avec du beurre, 6 tranches de jambon et de la poitrine, des carottes coupées en rondelles, des petits oignons, puis les choux; arroser avec du jus et du bouillon, assaisonner de sel et poivre, couvrir avec un papier beurré, faire cuire au four et à petit feu. Dresser le bœuf bouilli sur un plat, l'entourer des choux, du jambon, du lard et verser dessus la sauce dégraissée.

Plum-cake

Farine..... 500 gr. Sucre en poudre... 250 gr. Beurre frais..... 250 gr. Fraîs confits hachés..... 75 gr. Bœuf de Corinthe 125 gr. Bœuf de Malaga... 125 gr. Rhum..... 1 v. à Madère Sel..... 10 gr. Sel ammoniac..... 2 gr. Zeste de citron.... 12

Mettre le beurre dans une terrine chaude pour le rendre mou, y ajouter le sucre et remuer continuellement jusqu'à ce que le mélange fasse une crème presque blanche, verser un à un et doucement les œufs, en ayant soin, par une petite ouverture, de mélanger un peu le jaune avec le blanc; ne pas arrêter de tourner. Ceci fait, jeter la farine d'un seul coup, mélanger avec l'ammoniac, mélanger en soulevant la pâte le plus possible pour la rendre légère, y incorporer les fruits confits, les raisins de Corinthe épluchés et lavés, les raisins Malaga épluchés et préalablement macérés dans le rhum.

Mettre la préparation dans un moule beurré légèrement et chemisé avec du papier blanc dépassant le bord du moule de deux centimètres, afin de pouvoir, après cuisson, décoller des dents dans le haut. Faire cuire à four modéré.

Limonade à l'orange

Oranges..... 4 Citron..... 1 Sucre..... 200 gr. Eau..... 1 litre 1/2

Frotter 2 oranges avec des morceaux de sucre pour en enlever le zeste. Mettre ce sucre, ainsi que celui qui reste, dans un pot de porcelaine. Partager les oranges et les citrons en deux, en travers, les presser au presse-citron; jeter le jus sur le sucre, au travers d'une passoire et verser sur le tout l'eau très bouillante.

Edition Hebdomadaire de "Abeille".

Nous publions régulièrement, samedi matin, une édition hebdomadaire, renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

ARRESTATION.

Une femme du nom de Katie Yaeger, âgée de 21 ans, a été arrêtée en sa demeure rue Amelia 921, hier matin, où elle exploitait un débit de billets de loterie. Elle a été écrouée au poste du septième précinct.

BOUFFEZ-VOUS D'Indigestion, Dyspepsie, Constipation, Malaises de Malaria. ALORES ESSAYEZ HOSTETTER'S STOMACH BITTERS